

Les deux amis

— Nous ne pouvons plus accepter cela !

La voix forte, sévère, qui ne tolérait aucune discussion était celle de Charles, roi des Francs, le monarque le plus puissant de l'Occident, en cette fin de huitième siècle.

Depuis quatre ans, le roi, sa famille et sa cour s'étaient installés à Aix – que l'on appellera plus tard Aix-la-Chapelle – dans un ensemble de bâtiments véritablement splendides.

La moitié de l'année 798 venait d'être franchie.

Sur l'un des côtés du palais, Charles avait fait installer son tribunal royal. C'est là que nous le retrouvons, en compagnie du comte du palais, son remplaçant lors de ses nombreux voyages ou de ses campagnes militaires. Un notaire se préparait à écrire le jugement qui allait être prononcé. Quelques soldats en armes étaient également présents.

— ...En conséquence, je te retire le comté de Norelf et t'ordonne de te conduire avec dignité, sans plus jamais te mêler des affaires du royaume.

L'ancien comte Héribold s'en alla, sans prononcer la moindre parole. Il savait qu'il avait mérité cette condamnation. N'avait-il pas profité abondamment des richesses et des pouvoirs que sa charge lui avait apportés ? Malgré plusieurs recommandations émises par le palais et transmises par les missi dominici, ces sortes d'inspecteurs royaux, se croyant trop éloigné pour être réellement inquiété, il avait préféré la vie facile à la conduite sérieuse du vaste domaine qui lui avait été confié.

En sortant, Héribaldi se heurta à la petite Hiltrude, l'une des nombreuses filles de Charles. Comme à son habitude lorsque les leçons du précepteur étaient terminées, elle courait à la suite de Simon, son meilleur compagnon, pour se rendre dans la forêt avoisinante. Le regard sombre que lui jeta l'homme aurait fait frémir le plus solide des soldats, mais la petite, elle, n'y prêta pas attention. Hiltrude cria, voyant son compagnon de classe et de jeu franchir la porte qui conduisait au jardin. Simon s'approcha des écuries où son père Dolon, le connétable, vérifiait que les soins apportés aux chevaux étaient, chaque jour, de la plus haute qualité.

Le petit garçon avait dix ans depuis peu. À cette occasion, il avait pu monter à cheval pour la toute première fois. C'était un cadeau que le roi offrait volontiers à chaque enfant de personnages importants travaillant au palais, lors de cet anniversaire.

Simon n'oublierait jamais le bonheur qu'il avait connu ce jour-là. Lui qui passait tant de temps auprès des chevaux avait attendu ce moment avec une très grande impatience. Toutes les personnes employées aux écuries l'avaient applaudi. Il en avait été rouge de fierté et sa maman, la douce Ovia, s'était réjouie elle aussi de voir son fils unique déjà bien grand. Il paraît que même le roi avait regardé cette première course d'une des fenêtres de sa chambre. Durant de nombreuses semaines, il est vrai, Hiltrude ne lui avait parlé que de cela.

La petite, du haut de ses neuf ans et demi, pressait son père de lui accorder la même faveur, mais il n'en était pas encore question. La chose viendrait en son temps.

— Bonjour, père, salua Simon. Je vais me promener dans la forêt, avec Hiltrude.

— Oui, mais ne vous éloignez pas trop !

Il ne se passait pas un seul jour sans que Dolon ne recommande à son fils la plus grande prudence. Pourtant, à première vue, cette forêt, malgré ses dimensions très

respectables, ne présentait pas plus de danger qu'une autre.

— Fais bien attention à Hiltrude, ajouta Madame Ovia, sur le pas de la porte.

— Oui, maman, je sais.

— Et... si vous apercevez la sorcière d'Outrela, fuyez à toutes jambes !

Qui pouvait bien être cette sorcière d'Outrela ? Simon n'en avait aucune idée. Mais une chose était certaine, il défendrait son amie de toutes ses forces contre n'importe quel agresseur : un animal sauvage, une sorcière ou même un dragon, s'il en existait !

Dans son esprit, il imaginait une très laide et très vieille femme, entourée de chauve-souris, pratiquant des choses interdites.

Pourquoi les soldats de Charles n'allaient-ils donc pas l'arrêter avant de la jeter en prison ?

Heureux à l'idée de pouvoir courir les bois en compagnie de son amie, Simon oublia vite la crainte que pouvait lui inspirer cette sorcière. Bientôt, nos deux amis jouèrent à celui qui arriverait le premier à leur cachette, une petite grotte sèche qu'ils avaient aménagée. Le garçon, sans doute pas tout à fait concentré sur la course, vit les jambes d'Hiltrude disparaître derrière la tenture qui cachait l'entrée.

— J'ai gagné, j'ai gagné, cria-t-elle lorsque Simon entra à son tour.

Elle eut juste le temps de s'apercevoir qu'il était un peu vexé, avant que cette tenture n'empêchât la lumière de pénétrer dans leur abri, puis s'approcha pour lui donner un petit baiser sur la joue.

— Arrête ! Je ne suis plus un enfant, maintenant.

Mais très vite, la tension s'adoucit en même temps que leurs yeux s'habituaient à la pénombre. Un filet de lumière passait par une petite fente, sur le côté. Le sol était recouvert d'herbe séchée qu'ils renouvelaient souvent.

Dans un coin, bien alignées, se trouvaient toutes sortes de choses ramassées durant leurs expéditions en forêt et qu'ils appelaient leurs merveilles : un nid tombé d'un arbre, quelques pierres brillantes, des plumes multicolores. Il y avait aussi de nombreux bois sculptés par Simon, surtout, mais aussi par la petite fille. Se trouvait également un pot en terre cuite contenant une matière rouge vif avec laquelle ils se dessinaient des traits sur le visage, avant leurs longues balades, pour effrayer les démons qu'ils auraient pu rencontrer, se disaient-ils.

Ce pot et cette matière inconnue leur avaient été offerts par une jolie dame d'une quarantaine d'années qu'ils avaient rencontrée et aidée lors d'une balade en forêt, quelques mois auparavant. Elle s'était blessée au pied et ne parvenait plus à marcher seule. Unissant leurs forces, ils avaient réussi à atteindre sa maison, située très loin dans la forêt, là où personne ne s'aventurait jamais.

C'était une très jolie maison de bois au toit de chaume, bien entretenue. La dame semblait y vivre seule. À l'extérieur, une clôture, de bois également, entourait un jardin où poussaient de nombreux légumes et plusieurs plantes que les enfants ne connaissaient pas. Des animaux de basse-cour allaient et venaient, en plein jour, sans retenue, mais trouvaient refuge dans une petite construction sur pilotis, la nuit venue. À l'arrière, près d'un petit ruisseau qui devait certainement être poissonneux, se trouvait une tombe. Était-ce celle du mari de la belle dame ? Nulle inscription ne le mentionnait et les deux enfants n'avaient posé aucune question à ce sujet. Enfin, sur le côté, un cercle de petites pierres dressées les avait intrigués.

À l'intérieur, un réel soin était apporté au mobilier. Il y avait même un métier à tisser. Sur des étagères, d'innombrables pots ou fioles, contenant poudres et colorants, s'aliginaient de manière très ordonnée. Et puis,

chose rare, des documents qui semblaient extrêmement précieux étaient recouverts d'une peau de mouton.

— Choisissez ce qui vous ferait plaisir, leur avait dit la dame, après s'être appliqué une pommade, sans doute très efficace, sur le pied endolori.

— Mais nous ne désirons rien ! s'étaient écriés les deux enfants.

— Je serais si heureuse de vous compter parmi mes amis et, entre amis, on s'offre souvent des cadeaux, n'est-ce pas ?

— Nous n'avons rien à vous offrir.

— Oh si, beaucoup ! Mais ce sera pour plus tard.

Enfin, Simon et Hiltrude s'étaient accordés sur le choix d'un pot contenant la matière rouge vif, fine, douce au toucher, agréable sur le visage et qui s'effaçait très facilement. Ils ignoraient à quoi ce produit pouvait servir mais cette sensation délicate les avait conquis.

— Vous serez ainsi à l'abri de tous les démons de la forêt, riait la gentille dame.

Sa blessure était oubliée à présent. Mi-amusés, mi-inquiets, les enfants prirent congé de leur hôtesse. Ils la trouvaient si douce et si amicale qu'ils promirent de venir souvent prendre de ses nouvelles.

— Je m'appelle Rachel, leur avait-elle dit avant qu'ils ne s'en aillent.

— Moi, c'est Hiltrude, et lui, c'est mon ami Simon.

En courant, ils n'entendirent pas leur nouvelle amie prononcer ces quelques mots : « Je sais, je sais ! »

Les belettes

Durant le mois de septembre, au cours d'une nouvelle promenade dans les bois, un événement particulier devait marquer Simon et Hiltrude pour toujours.

Longeant une large clairière, nos deux amis allaient assister à un épisode dramatique que la nature connaissait trop souvent et que les humains les plus cruels trouvaient si plaisant.

La journée touchait à sa fin. Avant de retourner au palais, Simon et Hiltrude avaient surpris une maman belette guidant les premiers pas de ses trois jeunes, à peine âgés de huit à dix semaines. S'étant couchés dans l'herbe, ils pouvaient tout à leur aise, et sans perturber cette famille de petits mammifères carnivores, contempler le merveilleux spectacle d'une mère belette montrant à ses petits comment suivre à la trace, grâce à leur odorat, une proie potentielle.

Mais alors que rien ne le laissait supposer, un sifflement strident venu du ciel déchira le doux silence de cette lisière au crépuscule. Les deux enfants virent, épouvantés, un faucon pèlerin s'emparer d'une des trois jeunes belettes. Au même instant, la mère sauta sur le dos de ce terrible prédateur pour sauver d'une mort certaine le petit qui lui était enlevé. Mais le faucon réussit à s'envoler, malgré cette double charge et les crocs de la mère qui s'accrochait à lui, tenant fermement sa proie dans ses griffes acérées. Très vite, l'oiseau atteignit une bonne hauteur... d'où tomba la maman belette.

Il ne restait plus qu'un corps sans vie, désarticulé, et deux orphelines qui, après s'être précipitées à couvert,

s'étaient à présent rapprochées, désespérées. Simon et Hiltrude, sans voix, virent au loin, de l'autre côté de la clairière, le faucon se poser sur le bras de son maître et lui donner sa proie.

Pas de doute, au milieu de quatre ou cinq hommes et de quelques chevaux, ce sinistre personnage tout de noir vêtu ne pouvait être que Taurig, le suppôt d'Héribald. Que faisait-il là ?

Non seulement il se trouvait sur les terres du roi, mais lui et sa troupe n'avaient plus aucun droit de chasse. Quant au maître de ces personnages peu recommandables, les deux enfants savaient qu'il avait perdu la charge comtale quelques mois auparavant et que leur présence était seulement tolérée.

Les deux jeunes belettes flairaient leur mère, tentaient de la remettre sur ses pattes, la léchaient sans savoir que rien ne pourrait désormais lui rendre la vie.

Hiltrude s'avança vers les deux petites qui hésitèrent en la voyant, puis qui s'enfuirent précipitamment sous le couvert de nombreux arbrisseaux encore bien feuillus de ce bois. Simon, lui, s'élança en direction du maître fauconnier, mais avant qu'il n'atteigne la moitié de la clairière, les hommes étaient repartis au galop.

— Il faut les retrouver et leur donner un abri, supplia Hiltrude, sinon ce faucon les emportera également et les tuera.

— Nous devons rentrer maintenant, il est déjà très tard. Mais demain, je te le promets, nous reviendrons et ferons tout ce que nous pourrons pour leur venir en aide.

Le cœur gros, nos deux amis retrouvèrent leur famille respective. Simon ne participa même pas aux soins des chevaux, une activité qui le passionnait pourtant, et alla dormir après avoir dîné.

— Que lui arrive-t-il ? demanda Dolon à son épouse Ovia.

— Oh, sans doute une petite dispute avec Hiltrude, étant donné qu'elle n'est pas repassée par la maison.

— Ce n'est rien, je suis sûr que tout cela sera oublié demain.

De retour dans ses appartements royaux, la petite fille s'était précipitée dans les bras de sa belle-mère, la reine Liutgarde, les yeux remplis de larmes. Celle-ci, très douce, parvint à calmer la petite, sans pour autant arriver à comprendre grand-chose à l'histoire qu'Hiltrude lui racontait entre ses sanglots.

